

Raymond Jardin

La guerre des moissons

1910: chroniques villageoises
des plateaux bas alpins
au bas Verdon varois

Tome 2

Les marins des hautes terres

— Henri ? Henri, ils sont là !

Henri, maillé dans son premier sommeil, ébauche un geste pour repousser, à la fois le drap et le cauchemar.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ils sont là !

Rose est déjà assise sur le matelas, le dos calé au mur, l'oreiller au creux des reins. Elle s'est faite ouïe, tout entière. Elle perçoit la moindre blessure des feuilles, les déchirures de la nuit, la tombée de la rosée.

— Comment peux-tu savoir ?

— J'écoute.

— Pour entendre, il faut d'abord cesser de dormir.

— Qui te dit que je dors ?

— Quelle heure ?

— Il m'a semblé que le clocher d'Albosc a sonné trois coups. Depuis que tu as soufflé la lumière, j'écoute. Ils sont là, je te dis. Ils viennent d'arriver. Juste.

Henri se résigne. Il repousse le drap. Il tâtonne, trouve à terre son pantalon, l'enfile. Il est debout maintenant, torse nu, mouillé par la nuit d'août. Il a agi dans le plus grand silence, dans le noir de la pièce, dans l'obscur de son cœur. Ses pieds nus ne font aucun bruit sur le carreau de la chambre. Il se tient devant la fenêtre, vitres ouvertes, volets clos. La fente volontaire des persiennes mal closes tire un coup de couteau sur la nuit, mince, long, angoissant. Henri regarde.

— Tu les vois ?

Rose a dû parler sans bouger les dents. Le souffle des paroles se pose sans vibration sur l'oreille. On imagine plus qu'on n'entend.

— Non, tu sais bien qu'on ne voit jamais rien.

— Jusqu'à maintenant. Mais qui te dit qu'un jour... Qu'entend-on?

— Rien.

— Si.

— Non.

— Peut-être bien, mais jusqu'à quand?

Rose, à son tour, se met debout, en longue chemise blanche. Elle vient près de l'homme, écoute, se tait. Le silence emprisonne les muscles, devient une envie de bouger, de faire du bruit, de crier. Fort. Très fort. Pourtant, en un certain sens, le silence rassure. Surtout quand on devient moins aveugle. Henri se déplace, décroche le fusil, se pousse vers Rose.

— Et toi, tu vois quelque chose?

Rose ne répond rien. A-t-elle seulement regardé la campagne?

À quoi bon? Elle sait : ils sont là.

Depuis des nuits, tout se passe toujours de la même façon. D'abord, Henri et elle occupent, seuls, leur bastide. La paix. Et puis, ils viennent, menaçants. On perd toute assurance. Insaisissables, ils déballent une angoisse folle. Qui s'enfile comme un gant. Maintenant, elle le sait, la chambre va devenir la seule valeur sûre, le seul refuge. Il ne faut pas passer la porte. Hors de ce seuil, le mal vous prend. Qui pourrait résister? Et qui oserait mettre le nez dehors, affronter la forêt proche, les mille caches de la nature ou de la ferme? Le silence et l'immobilité. Deux causes de paralysie qui vous gagnent, insidieuses, passant de la nuit du dehors à la nuit du dedans, de l'air à la peau, du sang aux méninges. Elle le sait, oui, la pièce, maintenant, va rétrécir lentement. On ne verra plus les murs, mais du noir, rien que du noir. On n'étendra pas le bras de peur de toucher le cadavre dur de la pierre, là, à une portée de main, devant ou derrière, et cela dans quelque direction que l'on se tourne. Ne pas bouger. Ne pas répondre. Rien. Immobilité et silence.

À l'instant, le petit Martial tousse, semble, dans sa corbeille à linge, s'étouffer ou s'étrangler. Rose trouve, du premier coup, le pauvre berceau de l'enfant. Elle se penche, touche le front de son fils, écoute sa respiration, se rassure.

— Ce n'est rien, une glaire peut-être.

Et d'un pan du drap, essuie la sueur sur le visage du petit être. Elle revient, fumée blanche qui se déplace, vers Henri, toujours immobile près de la fenêtre.

— Alors ?

— Rien.

La nuit se fait plus rare à leurs yeux mieux accoutumés.

Henri s'évade. Retrouve la chambre telle qu'elle est : nue. Un seul meuble, vraiment, l'armoire. Il l'a dégottée au grenier, poussiéreuse, toute gauche de la maladie dégradante des objets abandonnés. Il l'a aimée du premier coup. Il a su, planches et clous à la rescousse, lui rendre son aplomb de jeunesse. Mais pour le reste. . .

Quand ils ont eu la place – ouvriers agricoles ! –, le patron les a logés là, dans la ferme croulante du plein bois. Autour du verre de vin de la pache¹ conclue, au village, chez le maître, à Albiosc, on s'est laissé aller aux confidences. De la part du maître, bien sûr, l'ouvrier se devant d'écouter.

— Des moins que rien, disait le patron Bontoux en parlant de leurs prédécesseurs, qui n'avaient pas de meubles, même pas un lit à eux ; il a tout fallu leur prêter.

Henri n'a pas dit qu'ils n'avaient rien, eux non plus, ni meubles, ni lit, rien. Pendant des semaines, Rose et lui ont couché sur des chiffons, hâtivement rassemblés. Leur fils, Martial, tout à l'heure sept mois, on lui a fait un berceau d'une corbeille à linge et de vieilles couvertures. Depuis, Henri est revenu de Manosque avec un matelas et de Saint-Julien avec quelques ustensiles. Il a fabriqué une table, rafistolé un banc, donné vie à l'armoire. Mais Martial dort toujours dans sa corbeille et la chambre, malgré tout, demeure religieusement nue.

— On vit dans un tombeau, dit Rose. Comment en sortir ? Nous sommes perdus. Nul ne viendra à notre secours. J'étouffe. Ne laisse pas ma tête battre les murs, mes ongles se casser aux parois lisses. Je veux sortir. Mais ils sont là. Ils nous pressent, de tous côtés. Je sens ma vie se rétrécir autour de mon cœur. Pendue à ce seul mouvement, dans l'obscurité profonde.

— Rose !

¹ - La pache : un accord, un arrangement.